

**Isabelle Laborde-Milaa**

*Université de Picardie Jules Verne  
Amiens*

## **Le portrait de presse : images et paroles d'un monde en crise**

### **Abstract**

This article relies on an initial statement : during social troubled times, the news media portray series of individualized though partially anonymous actors, who are supposed to account for a collective crisis. This constitutes a kind of paradox, and brings the following question : according to which strategies, both linguistic and discursive, does a Press Portrait pretend to reflect the image(s) of this restless world ? We will specifically consider different levels of tension, between the specific and generic dimensions, on the one hand, and the discourse of the newspaper and that of the social actors on the other hand. In the end, this upgrading of the individual 'speech' (the word is always positive) results in the setting up of archetypes ; it produces a cultural reference common to all readers and, lastly, questions the relationship between portrait and the related genres in their discourse on the crisis.

### **Keywords**

Journalistic genre, enunciation, argumentation, polyphony, pragmatics

La présente contribution s'intéressera à un genre de la presse écrite, ou plutôt un sous-genre : le portrait en série. On remarque qu'en période de crise sociale ou politique, la presse multiplie les portraits (brefs ou longs) d'acteurs sociaux individualisés et partiellement anonymes, censés rendre compte de cette crise collective. Un travail antérieur sur le portrait de presse (1998) m'avait permis de proposer une typologie ; les récents événements français (réforme des retraites, mai-juin 2003) m'ont incitée à reprendre la question, mais cette fois en privilégiant cette catégorie-là de portrait. Témoin la succession des séries, au fil des jours, qu'homogénéise encore l'indexation « Paroles de... » dans les titres :

*Paroles de futurs retraités dans les défilés du 1<sup>er</sup> mai (Libération, 2 mai 2003)*

*À Paris, des paroles de manifestants (Libération, 13 mai 2003)*  
*Entre rage et lassitude, paroles de profs (Libération, 4 juin 2003)*  
*Profs La gueule de bois (en Une). Sept semaines de grève, un mouvement qui s'achève et un malaise qui persiste : paroles de professeurs (pages intérieures) (Libération, 18 juin 2003)*  
*Paroles de la France d'en bas (Le Figaro Magazine, 31 mai 2003)*  
*Paroles de parents : « On se débrouille dans la colère » (La Croix, 19 mai 2003)*  
*Paroles de jeunes profs grevistes (La Croix, « Les dossiers de l'actualité » septembre 2003)*

De même en 1995, lors d'un automne marqué par un ample mouvement social :

*Du deug à l'agrégation, paroles d'un ras-le-bol généralisé (Libération, 5 décembre 1995)*  
*Paroles de passants, hier, sur le parcours de la manifestation (Libération, 6 décembre 1995)*  
*Du ras-le-bol au racisme, paroles de flics (Libération, 18 décembre 1995)*

À partir de quelles procédures discursives et avec quels effets pragmatiques ces portraits tentent-ils de restituer une image d'un monde troublé, *i.e.* de donner une existence à ces « faits institutionnels » (J.R. Searle, 1995) que sont grèves et manifestations<sup>1</sup> ? L'analyse de discours fournira le cadre de référence, dans la mesure où elle essaie de « penser le dispositif d'énonciation qui lie une organisation textuelle et un lieu social déterminé »<sup>2</sup>, en l'occurrence, l'institution médiatique. Le corpus examiné est extrait de la presse quotidienne nationale, en mai-juin 2003 avec quelques exemples de 1995.

## 1. Ritualisation de la diversité

La construction médiatique met en ordre les différences, voire les désaccords. Signalons brièvement la mise en page, qui joue un rôle déterminant à travers la distribution symétrique des portraits, jusque dans les photographies, le plus souvent posées.

<sup>1</sup> « Seuls les êtres qui disposent d'un langage ou d'un système de représentation qui s'en rapproche plus ou moins sont à même de créer la plupart, sinon la totalité, des faits institutionnels, parce que l'élément linguistique semble être partiellement constitutif du fait » (J.R. Searle, 1995 : 56).

<sup>2</sup> P. Charaudeau et D. Maingueneau (2002 : 39 sq), rappelant une définition antérieure.

On remarque ensuite l'identification par des attributs propres, répartis dans un plan de texte conventionnel, lesquels attributs renvoient en fait à des invariants: prénom, âge, métier, lieu de travail, appartenance syndicale, motivation. Au-delà de cette régulation qui assure une image de diversité, s'effectue un agencement selon de grands axes oppositionnels fixes, tels: greviste / non-greviste, privé / public, syndiqué / non-syndiqué, retraité / actif, jeunes / vieux, homme / femme, etc. Tous les entrecroisements sont possibles entre ces paramètres, et la taxinomie peut se ramifier encore. Cette structuration appartient aux contraintes du sous-genre, et neutralise les véritables différences au profit d'un modèle de la diversité et même d'un modèle du désaccord argumentatif. En témoigne la double page du *Monde* (22 juin 2003) ou quatre portraits<sup>3</sup> confrontent des rôles à la fois professionnels et idéologiques: la logique binaire sert à mettre en scène une joute verbale, avec des trajets de lecture imposés (verticalité et diagonale).

## 2. Tension entre spécifique et générique

La prédominance des axes dégagés *supra* amène à observer comment la presse formule l'articulation entre individuel et collectif, qui nourrit le portrait en série, pour produire des personnages à la fois singuliers et typiques. On peut dégager deux stratégies discursives différentes:

1. Soit des portraits express sont intégrés dans un article continu, qui homogénéise l'ensemble en annonçant d'emblée l'orientation argumentative globale, en assurant les transitions entre les individus successifs, en réutilisant les individus plus loin dans l'article, enfin en bouclant nettement le texte.

**Ce n'est plus de la colère mais de la rage.** À Paris, Lyon ou Marseille, d'un bout à l'autre des cortèges largement composés hier d'enseignants et de tous les personnels en grève de l'Éducation nationale, c'était hier **la même indignation**: «*Le gouvernement se moque de nous. Le report des réformes, c'est de la poudre aux yeux*». **Ou encore** «*un piège pour nous diviser*». **Et même** «*une opération de dissuasion du couple Sarko-Ferry absolument grotesque*». De quoi renforcer encore **la détermination**: «*On tient depuis un mois. On a sacrifié nos salaires, on ne va pas s'arrêter là. On va jusqu'au bout, jusqu'au retrait de toutes les réformes Ferry-Fillon*», assène

<sup>3</sup> Respectivement, pages de gauche et de droite: Julie, prof d'anglais, «*jusqu'au bout dans la grève*» / Robert, prof d'éco, contre la «*démagogie*» de gauche / Yann, non-greviste RATP, mais attaché à son régime spécial de retraite / Joseph, malgré les consignes de FO, a lâché son volant.

Lola, prof d'arts appliqués dans un lycée professionnel du XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Même fermeté du côté du collège Michelet de Saint-Ouen (Seine-St-Denis), en grève depuis huit semaines. «[...] *La décentralisation, on n'en veut pas*», tranche Luigi, professeur de maths.

(*Libération*, 4 juin 2003)

On peut se demander, d'un point de vue informationnel, à quoi tend cette succession de portraits, puisque la macrostructure sémantique est fournie au départ et reformulée par la suite (énoncés soulignés par moi).

2. Soit chaque portrait constitue un article autonome, accompagné d'un paratexte (chapeau général et titraille) qui bien sûr fonctionne déjà comme une grille de lecture. Ainsi, l'un des six portraits de *L'Humanité* (26 mai 2003) :

Dany, 44 ans, contrôleuse des impôts «L'alignement doit se faire dans le bon sens».

Au milieu de la place de la Nation, Dany cherche les siens. Non syndiquée, cette mère de quarante-quatre ans, qui avait déjà «manifesté avec mon fils, contre la guerre en Irak», a décidé de venir avec ses collègues «pour essayer d'avoir prise sur ce qui se met en place».

La personne sélectionnée donne l'impression de se raconter elle-même. Du reste, quand *Le Monde* utilise la désignation «prof» dans ses titres, il s'agit bien d'un indice de polyphonie.

Ces stratégies produisent des images de la crise différentes et complémentaires. Finalement, ce sont deux topoï rhétoriques exactement inverses qui gouvernent ces traitements – la quantité vs la qualité – incluant dans chaque cas une tension interne entre spécifique et générique :

D'un côté, un fonctionnement quantitatif, fondé sur la répétition du même en tant que preuve. Dans ce cas, les photos ne coïncident pas avec les figures individualisées par le texte : il s'agit de photos d'ambiance, non légendées dans le sens des portraits. L'ensemble construit un portrait collectif, celui du «monde enseignant» comme le surtitre *Libération* (4 juin 2003), mais qui s'alimente à un référent social particulier, à une énonciation singulière en «je» et à une description physique (elle-même non exempte de stéréotypes) :

Les manches du tee-shirt remontées sur des biceps saillants, le jeune homme d'origine laotienne fait partie du «groupe dur» des 17 enseignants sur les 40 alors en grève reconductible dans son établissement. Pourtant, en cette mi-juin, il n'y croit plus : «Le boulot me manque ; ça donne des repères ! Après sept semaines de grève, on se sent un peu déstructuré».

(*La Croix*, septembre 2003)

De l'autre, un fonctionnement à l'unicité, à la valorisation de ce qui distingue et personnalise. Julie (*Le Monde*, art. cit.), par exemple, dont le portrait individualisé oriente tous les traits dans le sens de l'originalité : on lit des données biographiques, physiques, psychologiques, ainsi que des propos rapportés la concernant. Conjointement, ce portrait s'ancre dans un référent collectif et une énonciation plurielle (« nous » et « on »). Julie, représentative de grandes catégories, apparaît prélevée sur un ensemble :

[...] elle ressemble à des milliers d'autres jeunes professeurs qui ont découvert la grève reconductible [...].

Enfin, ajoutons que cette tension-oscillation ne va pas sans troubles dans la référenciation – soit des ruptures, soit des redondances, qui montrent la difficulté à poser des objets de discours bien distincts, suffisamment identifiables et mémorisables dans un même article, à quelques lignes de distance.

### 3. Enjeux de la « parole » et fonctions médiatiques

La « parole » a un statut privilégié, celui d'une énonciation autonome. Quand elle est indexée comme telle, le mot prend une force illocutoire et devient un axiologique positif (il n'est que de comparer avec « propos », à usage neutre). Ou bien un extrait de discours direct sert fréquemment de titre, surtitre, intertitre : bref, les guillemets affichés créent un effet de citation authentique, alors même que le discours rapporté est intégré dans la voix du journal. En résulte l'impression d'une continuité de la prise de parole des personnages, surtout par le recours à l'îlot textuel.

De plus, au-delà des discours individuels, surgit une énonciation proverbiale (caractérisée notamment par sa brièveté et sa binarité) qui excède la dimension pragmatique immédiate du slogan : « Pas de la grogne mais de la rage ». Par contamination, un énoncé tel que « Fillon ment » devient un énoncé de vérité générale, avec un temps présent à valeur doxique.

Ces données convergent vers la création d'une « archive », terme issu de M. Foucault et retravaillé en analyse de discours (cf. P. Ch a r a u d e a u, D. M a i n g u e n e a u, 2002). On en retiendra les points suivants : un ensemble d'énoncés, relevant d'un même positionnement, validés par une institution (médiatique, en l'occurrence), inséparables d'une mémoire (inter)discursive. On peut lire dans cette perspective les allusions à 1995, figurant dans les portraits de 2003 et formant une scénographie fondatrice.

D'ailleurs, en 1995, il a fait grève trois semaines pour la [la retraite] défendre. «*C'était formidable, même si on nous a ensuite retenu deux journées de salaire chaque mois pendant un an. Mais on a été jusqu'au bout, dans l'unité syndicale, et on a gagné*», se souvient-il, en décrivant l'enthousiasme des assemblées générales dans le centre bus de la Croix-Nivert, dans ce XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris où il travaille toujours.

(*Le Monde*, 22 juin 2003, «Joseph»)

La constitution d'archives s'accompagne de polémique, même implicite. Ainsi, pour *Le Figaro*, il s'agit justement de donner la parole aux sans-voix, non-grévistes: *Ils sont la majorité silencieuse, composée pour l'essentiel de salariés du privé mais aussi de fonctionnaires. Ignorés des appareils partisans, ces Français cherchent à faire entendre leur voix...* Le journal inscrit sa propre archive, face aux discours médiatiques situés à gauche.

Une dernière piste serait celle des fonctions pragmatiques vis-à-vis du lecteur. On n'insistera pas sur l'empathie que peut provoquer le traitement de l'intime, mais sur les fonctions suivantes :

1. La désanonymation : si quelques individus se distinguent sur des milliers, pourquoi pas le lecteur ? Une promotion valorisante lui est ainsi offerte en miroir.

2. L'émergence de personnages emblématiques, d'une manifestation à l'autre, d'une époque à l'autre (Julie, dans *Le Monde* les 15 mai et 22 juin ; Laurence, dans *Libération* les 4 et 18 juin). Chaque personnage fonctionne comme le dépositaire d'une mémoire narrative de la crise à travers son discours direct – ce qui confirme l'hypothèse de l'archive.

3. La création de repères personnels pour le lecteur : il peut se retrouver dans cette « parole » singulière, donc s'identifier par réciprocité<sup>4</sup>. Cela interroge d'ailleurs la conception de l'information comme apport de nouveauté et réponse à des enjeux de savoir.

Au total, on assiste à un figement discursif paradoxal, censé rendre compte de la spécificité du social à diverses périodes et qui, ce faisant, assure la lisibilité en consolidant une référence culturelle commune et en créant des archétypes.

## 4. Conclusion

Pour *Le Monde diplomatique* (2003) stigmatisant le « recours compulsif au portrait » dans le traitement médiatique des mouvements collectifs, « le genre

---

<sup>4</sup> M. Mouillaud, J.F. Tétu (1989 : 166) : « C'est aussi et peut-être surtout ce que le lecteur lui [le journal] demande : la possibilité de reconnaître ce qu'il connaît déjà ».

s'accommode mal des causes communes. Il privilégie ce qui distingue au détriment de ce qui réunit. Les antagonismes politiques et sociaux s'y dissolvent dans la psychologie individuelle».

Cette appréciation est à nuancer dès lors qu'on n'examine pas isolément le portrait de presse en série, pour mieux en saisir les effets pragmatiques. Il s'intègre dans un continuum de rubriques, de textes, d'images qui construisent l'identité discursive du journal au fil des livraisons. On peut d'ailleurs remarquer que certains journaux le pratiquent, et d'autres beaucoup moins, et dans un registre plus ou moins euphorique selon les quotidiens. Question de sensibilité politique partagée avec son lectorat ? de hiérarchie des genres au sein du journal, selon des normes internes ? Ce type de portrait en série se rapproche en effet partiellement de l'ancien «micro-trottoir» télévisuel, décrié par la profession au motif qu'il n'explique rien et s'offre à toutes les manipulations argumentatives. Quoi qu'il en soit, la différence avec 1995 réside dans la prolifération de ces portraits en série : *Le Monde* propose maintenant des cahiers spéciaux, qui accompagnent la montée en puissance de la photographie dans ce quotidien ; *Libération*, comme souvent, constitue une sorte de modèle visuel et rédactionnel pour les concurrents (*Aujourd'hui* et *France Soir*, sans l'afficher explicitement, pratiquent aussi ce portrait au sein des reportages). C'est finalement la somme de tous ces portraits dans la production médiatique qui dit la crise.

Le brouillage générique constitue ici le dernier point : les journaux annoncent des «paroles», parfois des «témoignages», reformulent en «récits» ... Qu'en est-il entre le narratif et le descriptif ? entre le reportage / la chronique / l'interview / le portrait / l'enquête ? Dans quel horizon d'attente le lecteur se place-t-il ? C'est peut-être là, à travers ce «trouble catégoriel» analysé par J.M. Adam (2001) que s'inscrit le désordre référentiel qu'essaie de restituer la presse écrite.

## Références

- Adam J.-M., Herman T., Lugrin G., coord., 2001 : *Genres de la presse écrite et analyse de discours*, SEMEN, n° 13. Université de Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- Balbastre G., Rimbert P., 2003 : «Les médias, gardiens de l'ordre social». *Le Monde diplomatique*, septembre, 6-7.
- Charaudeau P., Maingueneau D., 2002 : *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Jamet C., Jannet A.-M., 1999 : *Les stratégies de l'information*. Paris : L'Harmattan.
- Laborde-Milaa I., 1998 : «Le portrait de presse : un genre descriptif ?» *Pratiques*, 99 [Metz, CRESEF], 70-89.
- Mouillaud M., Tetu J.F., 1989 : *Le journal quotidien*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Searle J.R., 1998 : *La construction de la réalité sociale*. Paris : Gallimard.